

# La première impression

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **52 (1914)**

Heft 14

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-210330>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Sur chaque plot que votre regard fouille,  
Nos directeurs y cachant, sans façon,  
Des anneaux d'or, des sacs de pierres fines  
Pour enrichir les chausseurs de machines.

A. Pioz.

C'est déjà mieux; mais quel sale métier :  
Point d'uniforme, un air de charbonnier.  
Non, trouvez-moi du meilleur, je vous prie.

Le chef.

Alors, mon cher, devenez conducteur,  
Vous coulerez une doucette vie.  
Faites l'aimable et chaque voyageur  
Un peu cosu vous graissera la patte,  
Puis un baron ou quelque aristocrate  
Ravi de vous, de votre boniment,  
Fera pour vous un bout de testament.  
Préférez-vous atteindre la sacoche  
Rouge écarlate? Alors, dans votre poche  
On glissera des billets de cinq cents,  
Même de mille et, dans cinq ou six ans,  
Un milliardaire arrivé d'Amérique,  
En vous voyant avec ce beau physique  
Et ce sac rouge, aura le grand honneur  
De vous offrir sa fille en mariage  
Et vous vivrez en prince, en grand seigneur.

A. Pioz.

Hardi! c'est dit. Ça me va. Je m'engage.  
J'entre du coup dans ces beaux C. F. F.  
Ah! merci bien, merci, monsieur le chef.  
... Mais il me vient comme ça par la tête  
Un embarras. Encore une requête :  
Dites me voir, puisque, dans vos emplois,  
On se devient plus Crésus que des rois.  
Pourquoi, chez nous, tous ceux de la campagne  
Ne vont-ils pas servir dans ce Cognac?

Le chef.

Pourquoi? Tant pis, je vous le dis tout franc,  
Vous jugerez combien c'est attristant :  
Si, par malheur, vous faites une gaffe,  
Dans un rapport un mauvais patarafe,  
Si d'un signal vous oubliez l'appel,  
Si vous venez en retard, c'est formel,  
On vous empoigne, en vous traîne à Lausanne,  
Puis, en deux temps, là-bas on vous condamne  
A perdre au moins deux, trois litres de sang!  
Car nos grands chefs, en vrais croquemittains,  
N'ont pas assez de nos sueurs et peines.  
Pour chaque amende ils nous saignent à blanc!  
Voilà pourquoi pas un Broyard de sorte  
Des C. F. F. ne veut franchir la porte.

A. Pioz.

Eh! ti possible. Ah! vouais, c'est dégoûtant.  
Vrai, j'aime mieux vivre dans nos villages,  
Comme taupier ou gardeur de bocan  
Que de mourir chez des anthropophages.  
Et dire que c'est au canton de Vaud  
Qu'on peut ainsi saigner un cheminot.  
Adieu vos trains et toutes leur boutique,  
A l'uniforme ici je fais la nique.  
Me voir saigner! Ça jamais, nom de nom!  
Je suis un homme et non pas un caïon!

J. J.

A bon entendeur, salut! — La jeune Rosalie  
vient d'écrire le billet que voici :

MONSIEUR,

J'ai brûlé, sans la lire, cette horreur de lettre  
dans laquelle vous avez l'infamie de me dire des  
choses fort aimables, et la bassesse de me de-  
mander un rendez-vous pour demain. N'y com-  
ptez pas! Je sors ce soir à sept heures précises  
pour aller en Pépinet, conter tout à ma mère.

Au restaurant. — Garçon, ce bifteck est dé-  
testable!

— Pourtant il me semble bien saisi!  
— Je veux bien vous croire, mais autrefois,  
par la bride.

\*\*\*

— Garçon, un poulet au cresson.  
— M'sieu, il ne nous reste plus de poulet,  
mais si vous voulez, j'avais vous servir une plus  
forte portion de cresson.

## PREMIÈRE DÉSILLUSION

DEPUIS trois jours, M<sup>lle</sup> Jeanne, six ans, vit  
dans le rêve.

C'est demain la fête des promotions de  
l'école enfantine.

— Si tu savais, papa, comme ce sera beau!  
On aura des bouquets. Dis donc, papa, quelle  
robe faudra-t-il mettre? La blanche ou la rose?  
La blanche est bien belle, mais la rose!!! Tu  
vois, maman m'a posé des *bigoudis*. Demain,  
Loulou viendra me chercher... on s'aime beau-  
coup, les deux... Des fois, à la *récré*, quand je  
n'ai plus faim, je lui donne mon chocolat. Et  
pis maman m'a promis de m'acheter un ballon,  
un ballon avec une ficelle pour pas qui s'envole!  
Crois-tu, hein!

Jeanne, maintenant, fait sa prière :

— Mon Dieu, bénis les *pauvres*, les *s'affligés*,  
tous ceux qui *soufflent*!

Oui, mignonne, tous ceux qui *soufflent*!

Confiante, Jeanne s'est endormie. Oh! qui dé-  
cristra jamais la beauté d'un sommeil d'enfant!  
Et papa s'attarde dans la contemplation de cette  
pureté, de cette innocence. Et il songe aux dan-  
gers qui menacent la frêle existence, et que,  
malgré tout son amour, il ne saurait supprimer.  
Furtivement, papa essuye une larme. Mais  
pourquoi pleurer? N'est-ce pas fête demain?

C'est fête en effet. Durant toute la matinée,  
Jeanne a trépigné d'impatience. Il a fallu pro-  
céder à l'essayage des robes. La blanche ou la  
rose? Cruelle énigme! Finalement, on s'est dé-  
cidé pour la blanche. Et l'on a défilé les *bigou-  
dis*. Autour du visage chéri, les boucles blondes  
forment une auréole. Et Loulou est venu pren-  
dre son amie. Sous les chaudes caresses du so-  
leil de juin, tous deux sont partis, la main dans  
la main. Loulou et Jeanne sont très fiers l'un  
de l'autre. Ils s'admirent. Mais leur admiration  
est muette, parce que les sentiments profonds  
ne s'expriment pas par des paroles. Leurs deux  
braves petits cœurs se contentent de battre à  
l'unisson. Rayonnants, Jeanne et Loulou s'en  
vont, là-bas, vers le plaisir...

Du plaisir! Jeanne en a eu. Oh! oui! Des  
tambours, des drapeaux, de la musique! Et de  
la brioche, et du thé qu'on versait dans les tas-  
ses avec des arrosoirs, à plein goulot! En voilà  
au moins des thèières! Et puis Guignol, qui  
flanquait des tripotées au gendarme! Loulou  
riaît, riait... Bravo! Bravo! Et Jeanne de ren-  
chérir, Bavo! Bavo! Bavo!

Cinq heures. La fête touche à sa fin. Jeanne  
est en possession du ballon ardemment convoité  
et qu'il, pour elle, résume toute la joie de l'inou-  
blable journée. Heureuse plus qu'on ne saurait  
dire, elle tient d'une main ferme le fil à l'extré-  
mité duquel se balance, impatient de prendre  
son essor, le minuscule aérostat. Elle le couve  
des yeux, elle le caresse du regard, elle l'envie,  
parce qu'il est léger, fragile, gracieux, parce  
qu'elle le suppose capable d'accomplir des  
prouesses, de s'élancer à la conquête de l'in-  
connu, d'atteindre le pays merveilleux des étoil-  
les.

Aussi, la menotte de Jeanne serre-t-elle très  
fort le cordonnet de soie qui la relie à l'Idéal.  
Pas assez fort cependant. Sous la poussée d'une  
rafale, le ballon s'est échappé. Stupide, Jeanne  
le regarde fuir dans l'immensité. Elle n'en croit  
pas ses yeux. Comment? Pourquoi? Et quand  
le ballon n'est plus qu'un point imperceptible  
dans l'espace, toute la tristesse dont son pau-  
vre petit cœur est plein éclate en sanglots dou-  
oureux.

Le soir, Jeanne a fait sa prière. Arrivée à la  
phrase: bénis les *pauvres*, les *s'affligés*, elle  
s'interrompt :

— Alors, comme ça, moi aussi je suis un

*s'affligé*, puisque j'ai perdu mon ballon. C'est  
triste d'être un *s'affligé*. Dis, papa, pourquoi  
qui faut toujours qu'on ait du chagrin?

M.-E. T.

**La première impression.** — Le père: «Moi,  
je juge toujours d'un homme d'après ma pre-  
mière impression, et elle ne me trompe jamais».

Riri: «Papa, dis, quelle impression t'ai-je  
faite, la première fois que tu me vis?»

## Les souvenirs laissés par Jean-Jacques.

Un voyageur passant par le Val de Travers,  
au commencement du XIX<sup>me</sup> siècle, s'était ar-  
rêté à Môtiers, qu'habita Jean-Jacques Rous-  
seau. Dans son enthousiasme, il s'informa tout  
d'abord s'il n'y avait pas dans le village quelque  
personne qui eût connu l'illustre auteur de la  
*Nouvelle Héloïse*. On lui en indiqua deux. Il  
courut aussitôt chez l'une d'elles, qui était un  
bon vieillard.

— Que faisait donc ici J.-J. Rousseau? lui de-  
manda-t-il?

— Il travaillait et n'était jamais sans rien  
faire.

— Mais enfin, de quoi s'occupait-il?

— Eh! il travaillait de son état, quoi! il ra-  
massait des herbes dans la montagne.

C'est tout ce qu'il put en tirer. Pensant être  
plus heureux, il s'en va voir une femme âgée  
qu'on lui avait également signalée.

— Ma bonne dame, vous avez donc connu  
M. Rousseau?

— Oh! oui, monsieur, fort bien. J'allais sou-  
vent chez lui; c'est moi qui blanchissais la mai-  
son.

— Eh bien! racontez-m'en quelque chose.

— C'était un bon monsieur, tout de même;  
son linge était marqué J. R., en coton bleu.

**A la cuisine.** — Julie, qu'est donc devenu  
Martin, votre amoureux? Il était tout le temps  
fourré à la cuisine. Je ne le vois plus?

— Martin ne vient plus ici, madame, il est  
marié.

— Marié? Avec qui donc?

— Avec moi, madame!

**Au bal.** — Voyez-vous cette jolie brune, là-  
bas, près de la fenêtre? J'en suis amoureux fou.  
Pensez-vous que j'aie quelque chance de réus-  
sir?

— Ma foi, je n'en sais rien; mais si vous en  
venez à bout, faites-le moi savoir: je suis son  
mari.

**L'optimiste.** — Papa, qu'est-ce que c'est qu'un  
optimiste?

— Un optimiste, mon fils, est un homme qui  
est marié, et qui est content de son sort.

**Kursaal.** — Une comédie amusante au possible  
attire actuellement la foule au Kursaal: c'est *La  
Présidente*, où le rôle principal est tenu par Mme  
Willems, la talentueuse autant que jolie actrice,  
dont le succès fut déjà si grand aux représentations  
du Théâtre.

\*\*\*

**Théâtre.** — La saison de comédie étant terminée,  
il y a relâche jusqu'au mardi 14 avril, jour où débu-  
tera la troupe d'opéra-comique, dans *Le Comte de  
Luxembourg*, une nouveauté pour Lausanne.

Rédaction: Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & C<sup>ie</sup>